

pensée et la recevraient tous identiquement, sans partage, sans division, dans sa mystérieuse et incompréhensible intégrité : *Si proponerent vobis panes, si ad unum pervenerint, cæteri nihil haberent. Ecce loquor, et omnes habetis; et parum est quod omnes habetis, omnes totum habetis; pervenit ad omnes totum. O merveille! O prodige de ma parole! O miraculum verbi mei?* (Ibid.)

« Nous voilà donc, toutes pauvres et chétives créatures que nous sommes, capables de donner à notre verbe une extension si grande, une si grande puissance, de le multiplier toujours le même dans l'esprit de tout le monde, d'opérer avec ce verbe autant de prodiges dans notre esprit, dans notre langue, dans notre voix que dans les oreilles, l'esprit et le cœur des autres : *Creaturæ sumus et tanta miracula fiunt de verbo meo, in ore meo, in voce mea, in auribus vestris, in cordibus vestris.* (Ibid.)

« De ce donc qui arrive dans le petit, nous pouvons conclure ce qui peut, à plus forte raison, arriver dans le grand. De ce que l'homme fait tant de fois et à chaque instant, concluons que Dieu a pu faire, à plus forte raison, une fois, le même prodige d'une manière plus réelle et plus parfaite. En considérant les prodiges que nous-mêmes accomplissons sur la terre, nous devons admirer et soumettre notre raison aux prodiges du ciel; et, en voyant de quoi est capable le verbe de l'homme, écrivons-nous en disant : « De quoi n'est donc pas capable le Verbe de Dieu? *De parvis magna conjicite. Considerate terrena, laudate cœlestia. Quid est ergo Verbum Dei!* » (Ibid.)

*Quelques mots de saint Thomas d'Aquin
sur l'Incarnation.*

Arrêtons-nous, ici, un instant, pour écouter le docteur angélique parlant de l'Incarnation. Voici à ce sujet quelques-unes de ses propositions aussi touchantes qu'instructives.

1° « L'Incarnation du Verbe étant la preuve la plus éclatante de l'amour de Dieu, c'est à bon droit que la formation du corps du Christ est attribuée au Saint-Esprit, amour substantiel du Père et du Fils, bien que ce corps ait été formé par la Trinité tout entière. »

Voici comment notre docteur développe cette proposition. « La conception du Christ est sans doute l'œuvre de la Trinité tout entière; mais elle est attribuée au Saint-Esprit pour une triple raison : 1° Cela convient à l'Incarnation, prise du côté de Dieu. En effet, l'Esprit-Saint est l'amour du Père et du Fils : or, la preuve la plus éclatante de l'amour de Dieu, c'est que son Fils se soit incarné dans le sein de la Vierge, et de là cette parole, Jean III, 16 : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. » 2° Cela ne convient pas moins à la cause de l'Incarnation prise du côté de la nature que le Verbe s'est unie. Il nous est, en effet, enseigné par là que si la nature humaine a été élevée à l'union hypostatique, ce n'est pas en vertu d'un mérite quelconque, mais uniquement par un effet de la grâce, laquelle est attribuée au Saint-Esprit, conformément à cette parole de l'Apôtre, I Cor. XII, 4 : « Il y a diverses grâces, mais un seul et même Esprit. » Et de là ce que dit saint Augustin, *Enchirid* cap. XI : « Que le Christ ait été conçu par la vertu de l'Esprit-Saint, c'est une admirable disposition qui nous manifeste la grâce de Dieu; sans aucun mérite préalable, dès le premier instant de son

existence, il a été uni au Verbe de Dieu si parfaitement dans l'unité de personne, que le Fils de l'homme a été en même temps Fils de Dieu, et le Fils de Dieu Fils de l'homme. » 3° Cela convenait enfin au terme où l'Incarnation vient aboutir. Le terme de l'Incarnation, en effet, c'est que l'homme ainsi conçu fût le Saint, le Fils de Dieu. Mais ce sont là deux effets attribués à l'Esprit-Saint ; c'est par lui que les hommes sont faits enfants de Dieu, selon cette parole, Galat. iv. 6 : « Comme vous êtes les enfants de Dieu, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs, et c'est lui qui crie : Abba, Père. » Il est aussi l'esprit de sanctification, comme le dit encore l'Apôtre, Rom. I. De même donc que les autres hommes sont sanctifiés par l'Esprit-Saint pour être les enfants de Dieu par adoption, de même le Christ a été conçu dans la sainteté par l'opération de cet Esprit, pour être le Fils de Dieu par nature. » (De la Conception du Christ, Q. xxxi. Art. 1.)

Autres propositions : 1° « Comme le corps du Fils de Dieu, ou bien le corps que le Verbe s'est uni, a été conçu par l'opération du Saint-Esprit, il convenait qu'il fût entièrement formé, dès l'instant même de sa conception. »

2° « Le corps du Christ a été animé d'une âme raisonnable dès le premier instant de sa conception. »

3° « Le corps du Christ ayant été animé dès le premier instant de sa conception, et de plus uni au Verbe divin, le Christ posséda nécessairement dès cet instant même la plénitude de toutes les grâces par lesquelles son âme et son corps ont été sanctifiés. »

4° « Le Christ ayant été parfait quant à son âme dès le premier instant de sa conception, il eut aussi l'usage de son libre arbitre. »

5° « Le Christ ayant été sanctifié dès le premier instant de sa conception, afin d'être à son tour une

source de sanctification pour les autres, il faut dire nécessairement qu'il mérita dès ce même instant. »

6° « Le Christ ayant reçu la plénitude de la grâce dans l'instant même de sa conception, a dès ce même instant possédé la claire vision, c'est-à-dire qu'il a vu Dieu par essence et plus parfaitement que ne le voit aucun être. » (Des perfections de l'Enfant conçu.)

On pourra lire dans notre auteur, à la question indiquée, le développement lumineux de ces propositions si bien faites pour éclairer notre intelligence, édifier notre piété, et nous faire connaître Jésus-Christ dans sa perfection.

II.

NAISSANCE DU VERBE INCARNÉ.

Ecce homo : Voilà l'homme ! Puis-je m'écrier à la vue du divin Enfant dans sa crèche. Il n'est petit qu'en apparence ; il se tait pour se conformer à la faiblesse de son âge ; mais il est homme parfait et Dieu parfait. Si sa bouche est muette, tout son être parle et enseigne déjà la grande doctrine que bientôt il va prêcher au monde.

Que dit-il ? Il enseigne les vertus opposées aux vices qui ont fait de tout temps le malheur de l'humanité.

Adam, uni à Dieu par la justice originelle dans laquelle il avait été créé, goûtait un bonheur, avant-coureur de celui du ciel. La paix, qui est la tranquillité dans l'ordre, abondait en son cœur, alors que son corps était soumis à sa raison, et sa raison à Dieu. Toutes les facultés de son être physique et moral s'exerçaient dans la plénitude de leur puissance, sans

effort, sans trouble, au gré d'une liberté parfaite, que Dieu soutenait dans la droiture et la vérité. L'homme était heureux, étant uni à Dieu.

Lui non plus n'a pas connu le bonheur que Dieu lui faisait. Une voix perfide a murmuré aux oreilles de notre première mère, Ève, ces mots magiques : *Eritis sicut dii* : Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal, et Adam en les écoutant s'est demandé si vraiment il ne pourrait pas arriver par lui-même au bonheur qui brillait en Dieu, au-dessus du sien ; si la science dont cette voix mystérieuse lui avait soufflé le nom, ne le rendrait pas en une certaine manière, comme Dieu. Il s'abandonna à ces idées orgueilleuses, et le mal du péché entra dans l'humanité, comme au ciel, il avait pénétré au sein des phalanges angéliques : l'indépendance est le côté faible des créatures intelligentes.

Arraché par le péché, et rejeté loin des bras et du cœur de son Dieu, l'homme se trouva dépouillé de sa justice originelle, condamné à l'ignorance, à la concupiscence, aux rudes travaux, à la mort, tel que nous le voyons aujourd'hui.

Il emportait dans son bannissement sa faim et sa soif de bonheur, qu'il avait apportées en arrivant à la vie ; mais ce désir d'être heureux formait en lui comme un vide infini que rien désormais ne venait remplir. Avant sa révolte, il sentait bien que Dieu lui-même rassasiait sa faim de bonheur par les joies célestes dont il le comblait dans tout son être ; mais ces joies s'étaient évanouies avec son innocence, avec la présence et la grâce de son Créateur, qui jusque-là se jouait, en quelque sorte, avec lui, comme un père avec son enfant chéri.

L'homme eut beau demander le bonheur à l'orgueil, qui se contemple lui-même et se nourrit de vaines

complaisances : l'orgueil était impuissant à le rendre heureux. Il demanda à ses sens ce que l'esprit lui refusait, et la volupté ne fit que creuser le gouffre intime de son âme. Il s'adressa, dès lors, aux créatures qui l'entouraient et fascinaient ses yeux par leur éclat : la fortune lui donna des plaisirs, mais le plaisir n'est pas le bonheur.

Disons que les créatures, si parfaites soient-elles, ne peuvent qu'effleurer notre âme : Dieu seul peut entrer en elle, la nourrir, la refaire, lui offrir la vie ; en un mot, la rendre heureuse, en la faisant tressaillir, et jouir de Lui-même, comme il lui plaît de se communiquer à elle.

Eh bien ! Le Verbe Incarné prêche à l'humanité, à partir de la crèche, la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, vertus contraires à l'avarice, à la volupté, à l'orgueil. Il est couché sur un peu de paille, dans une étable, là où ne naissent pas même les plus pauvres enfants de la terre. Il s'abrite contre le froid, sur le sein et dans les bras de la Vierge, sa mère ; selon la parole de saint Paul aux Hébreux, il s'écrie, en entrant dans ce monde : « Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps : les holocaustes pour le péché ne vous ont pas été agréables. Alors j'ai dit : Me voici ; je viens, selon qu'il est écrit de moi, en tête du Livre, pour faire, ô Dieu, votre volonté. » (Ch. x. 5-7.)

Ainsi l'Enfant divin nous enseigne par son exemple, en attendant qu'il le fasse par sa parole, à ne pas chercher le bonheur dans les biens extérieurs à nous ; ni dans les biens ou les jouissances du corps ; ni dans les satisfactions de l'amour propre ou de l'orgueil, mais en Dieu, aimé par nous d'un suprême amour ; le divin Enfant, du fond de sa crèche, nous montre ces trois degrés à franchir pour arriver dans les bras de notre Dieu : pauvreté, chasteté, obéissance.

Tel est le début de notre Roi, arrivant en ce monde. Sa mère est venue, du pays lointain de Nazareth. Elle a traversé la Galilée, la Samarie, la Judée, pour obéir à la loi. Appuyée sur le bras de Joseph, son protecteur et son guide, elle est entrée à Bethléem ; vainement ils ont frappé à la porte des hôtelleries ; aucune ne s'est ouverte devant eux. De proche en proche, ils sont arrivés au bout de la ville, où une masure servant d'étable aux animaux, s'est offerte à leurs regards. Voilà l'asile où la Vierge s'est réfugiée pour y passer la nuit.

L'heure attendue depuis plus de quatre mille ans allait sonner, et le Désiré des collines éternelles apparaître. Sans passer par les douleurs communes aux mères, la Vierge vit son enfant venir se placer entre ses bras : tel le pur rayon du soleil perce la nue et réjouit la terre.

Quelle scène ! et qui jamais saura la dire ou la peindre ? A terre, c'est la simplicité, que dis-je ! l'abjection ! et dans les airs, ce sont les phalanges angéliques qui proclament la divinité de l'Enfant, couché sur la paille de la crèche ; dans l'étable, une mère, un enfant, Joseph le charpentier : au plus haut des cieux, le Tout-Puissant contemplant avec sa cour ce spectacle ineffable. Quelle profonde humilité ! Quelle gloire incomparable ! Jamais berceau d'enfant ne fut ni plus pauvre, ni plus glorieux. L'étable, un jour, se transformera en basilique, et les pieux pèlerins par millions viendront, là, pour adorer le Fils de Dieu naissant. Ils ploieront les genoux et baiseron avec amour l'étoile resplendissante, fixée à terre, en y lisant ces mots :

Hic de Virgine Maria Jesus-Christus natus est :

Ici, de la Vierge Marie Jésus-Christ est né.

Non, ce n'est pas seulement à douze ans, au temple de Jérusalem, que Jésus révélera son infinie sagesse ; à mes yeux, il est docteur dans la crèche, et je ne puis

m'empêcher d'y voir posée la base de son enseignement, qui a détruit le paganisme.

Le paganisme, en effet, était tout pétri d'orgueil, de volupté, d'amour effréné des biens de la terre : la vertu après l'argent, voilà sa devise. Que fait l'Enfant de la crèche ? Il pratique l'humilité ; il lève l'étendard de la virginité, en sa mère ; il foule aux pieds la richesse, les grandeurs mondaines, le bien-être, la jouissance, dont l'homme païen était avide. Là, déjà, apparaît à mes yeux l'idéal de l'homme chrétien, et j'y vois en germe la société telle que le Christianisme l'a faite, en ses plus beaux jours : soumise à la loi de Dieu, chaste et se dépouillant de ses richesses pour en nourrir les pauvres ; là, je trouve en pratique ce triple vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qui a fait les ordres religieux et toutes ces congrégations pieuses, à qui le monde doit, en partie, et ses vertus et sa science ; là, enfin, j'admire le type parfait de l'homme et de la femme, puisque tous, dans notre position respective, nous devons pratiquer les vertus de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, sous peine d'être les esclaves de la cruelle avarice, de l'ignoble luxure, ou du fol et stupide orgueil ; sous peine, alors, d'arriver à ne plus reconnaître, comme les païens, que des dieux aussi vicieux que nous : finalement, à nous croire dieux nous-mêmes, et à nous faire adorer si nous le pouvions. Car, de même qu'un homme ne peut être que roi ou sujet, en société, il ne peut, en religion, que croire en Dieu, ou se croire dieu : c'est le panthéisme. Aussi Bossuet a pu prononcer cette parole qu'il faut toujours redire, à propos de l'avènement de Jésus-Christ : « Alors tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. »

Qui donc a jamais vu un législateur commencer son œuvre dès son berceau ? Car, enfin, Jésus-Christ est législateur, puisqu'à l'âge de trente ans, il a prêché lui-

même et dicté ses lois au monde. Les autres législateurs, se sont inspirés de Lui, quand ils ont voulu édicter de bonnes lois, et ceux qui ont contredit à ses commandements ont cessé d'être d'accord avec le juste et le raisonnable.

Or, il se fait que le sommaire de la législation chrétienne se trouve tout entier déposé dans la crèche de Bethléem, par Jésus-Christ naissant. Qui donc est cet enfant? Un enfant ordinaire? Non, évidemment : c'est l'Enfant-Dieu, puisque sa sagesse est infinie et immuable. O homme ! si tu ne crois pas en Dieu, c'est que tu te crois dieu, et tu as retrouvé dans le sang de tes veines es la phrase satanique : *Eritis sicut dii*. Vous serez comme des dieux.

Reconnaissons-le : ces trois mots ont dressé sur la terre bien des statues à celui qui les a soufflés au genre humain : *Is fecit cui prodest* ; mais ils en élèvent bien davantage encore dans nos cœurs. Ne sommes-nous pas tous plus ou moins idolâtres de nous-mêmes ? L'Enfant de la crèche nous crie, écoutons-le : Mon fils, l'homme a voulu se faire dieu, et moi, ton Dieu, je me suis fait homme, pour t'apprendre à être homme.... *demeure dans la vérité*, sinon comme Lucifer, comme Adam, tu seras victime de l'erreur et l'esclave du péché : *Qui fecit peccatum, servus est peccati*. (Jean VIII, 34.)

Le Temple de Jérusalem.

La Sainte Famille fut bientôt recueillie à Bethléem dans quelque famille de sa connaissance, et sans doute même de sa parenté, quand on apprit sa présence dans cette ville. Car Mathan, père de Jacob, dont Joseph, époux de Marie, était fils, naquit à Bethléem, et l'on

croit généralement que cette cité est aussi le lieu de naissance de sainte Anne, mère de l'Immaculée Vierge Marie. L'Évangile se tait sur les quarante jours qui s'écoulèrent depuis la naissance du divin Enfant jusqu'au jour de sa Présentation au temple ; mais il est certain que la Sainte Famille ne quitta pas Bethléem pour fuir en exil. Cet événement n'eut lieu qu'après la cérémonie de la Purification, à laquelle Notre-Dame voulut, par humilité, se soumettre comme les autres mères.

Au moment voulu, elle prit donc la route de Jérusalem, selon les prescriptions de la Loi et alla se présenter au Temple avec son Fils, nouveau-né.

C'est là qu'elle avait été conduite, toute petite encore et qu'elle avait passé presque toute son existence. Elle venait d'en sortir, depuis quelques années à peine, pour aller abriter, sous le toit de Joseph, le vœu de virginité qu'elle avait fait au Seigneur ; et Dieu, à son tour, voulait abriter l'honneur de l'Enfant et de sa Mère, sous le voile d'une pudique et sainte union, contractée par Joseph et Marie.

La Vierge, en rentrant au temple, rentrait en quelque sorte dans sa maison paternelle, puisque les saintes femmes, qui l'avaient gardée, et qui travaillaient pour la maison de Dieu, avaient là leur habitation.

Quelle ne fut pas la joie du saint vieillard Siméon, quand il vit cette toute jeune Mère, portant entre ses bras son Enfant... Cet Enfant qu'elle adorait, en le pressant sur son cœur maternel, avec un amour incomparable de mère et de chrétienne. Ces deux flammes, ces deux amours, les plus parfaits qui furent jamais, embrasaient son âme, la plus parfaite aussi, après celle de Jésus, et formaient dans son cœur un foyer d'une ardeur ineffable.

Elle se présenta donc, ornée de grâce, de beauté, de grandeur modeste, riche de son divin Enfant. Éclairé

d'en haut, Siméon prit entre ses bras Celui que le ciel avait annoncé, dès l'origine, et que la terre attendait, le Messie, et les yeux élevés, il s'écria : « C'est maintenant, Seigneur, que selon votre parole, vous laisserez aller en paix votre serviteur; car mes yeux ont vu votre salut, que vous avez préparé devant la face de tous les peuples, lumière pour l'illumination des Gentils et gloire de votre peuple Israël. » Puis ayant béni Joseph et Marie, il dit à cette divine Mère : « Voici Celui qui est établi pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël, et un signe auquel il sera contredit; et le glaive percera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées. » (Luc. II, 28.)

Saint Luc ajoute : « Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était déjà fort âgée, et avait vécu sept ans avec son mari, qu'elle avait épousé étant vierge, demeurée veuve jusqu'à 84 ans; elle ne s'éloignait pas du temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et les prières. Celle-ci donc survenant à la même heure, louait également le Seigneur et parlait de l'Enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. » (Ibid.)

L'Évangile nous dit de ce vieillard, que nous venons d'entendre : « Or il y avait à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon. Il attendait la consolation d'Israël; et le Saint-Esprit était en lui. Et il avait été averti par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Conduit par l'Esprit, il vint dans le temple. » (Luc II, 25.)

Il attendait la consolation d'Israël : Quelle belle expression pour résumer la grande promesse et les sentiments qu'elle inspirait à toute la nation; pour constater le respect et la foi que tout le peuple professait à l'endroit des prophéties; pour proclamer l'admirable unité de foi, qui remontait par le sacerdoce d'Aaron,

par la loi de Moïse, les patriarches et les premiers chefs de famille, jusqu'à Adam, jusqu'à Dieu ! Non, l'idée Messianique n'est pas une invention des Apôtres, ni des premiers chrétiens : elle remonte à l'origine du genre humain.

Ne voit-on pas aussi apparaître, ici, l'action du Saint-Esprit, que déjà nous avons signalée ? Sa mission est de glorifier le Verbe, en ce monde, comme le Verbe y a glorifié son Père : il la remplit fidèlement. Car quelle autre inspiration que la sienne aurait pu dévoiler l'avenir de cet Enfant, et annoncer si clairement ses bienfaits, ses luttes, et ses triomphes : *Signum cui contradicetur ?*

Il sera pour le monde un signe de contradiction : pourquoi ? Déjà nous avons fait la réponse, en disant que Jésus-Christ exige de nous le sacrifice de notre cupidité, de nos penchants à la luxure, de notre orgueil, choses que le monde ne veut pas immoler, parce qu'il entend vivre au gré de ses passions. Le Christ jette sur ces vices une lumière gênante : *Tolle, Tolle !* Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! s'écrie-t-on.

Allez au fond du cœur d'un ennemi de Jésus-Christ, quel qu'il soit, savant ou ignorant, vous y trouverez inmanquablement l'hydre à trois têtes, qu'on nomme la triple concupiscence. Si une ou deux têtes manquent la troisième sûrement reste, cherchez bien et vous la trouverez.

Peut-on peindre mieux que ne l'a fait le saint vieillard Siméon, les dix-neuf siècles de luttes qui nous séparent de la Présentation de l'Enfant divin au temple de Jérusalem ? Mais aussi, c'est l'Esprit-Saint qui a parlé par sa bouche. D'où nous concluons encore que Jésus, qui a la vertu de passionner de la sorte le genre humain pour ou contre lui, est plus qu'un enfant ordi-

naire, c'est vraiment l'Enfant-Dieu annoncé dès l'origine du monde.

Il convient, avant de passer outre, que nous disions un mot des prescriptions légales auxquelles l'Enfant et sa Mère voulurent s'assujétir. Elles occupent une trop large place dans l'enseignement chrétien pour être passées sous silence.

Prescriptions légales à l'égard de Jésus.

I. *Circoncision.* « Jésus-Christ souffre d'être mis au rang des pécheurs ; il va porter en lui la marque du péché de notre origine. Le voilà donc en apparence, fils d'Adam comme les autres ; pécheur et banni par sa naissance, il fallait qu'il portât la marque du péché, comme il devait en porter la peine. » (Bossuet, *Élév.* xvii, 1.)

C'est ainsi que Bossuet parle de l'Enfant divin à propos de la *Circoncision*, cérémonie légale à laquelle il voulut se soumettre, huit jours après sa naissance.

L'humiliation se retrouve toujours au fond des actes du Christ Sauveur, parce qu'en la subissant, il expie l'orgueil du premier homme et de sa postérité, en même temps qu'il nous enseigne l'humilité par son exemple ; toutefois il y avait plusieurs autres raisons qui motivaient cette démarche, et que notre docteur angélique prend soin d'indiquer.

Notre-Seigneur savait bien que Manès prétendrait qu'il n'avait pris qu'un corps fantastique ; qu'Apollinaire le dirait formé d'une substance divine ; que Valentin le ferait venir du ciel et non du sein de la Vierge ; c'est pourquoi il voulut prouver le contraire par la *Circoncision*, où son Sang fut répandu. Or, « les esprits n'ont ni chair ni os ; » dit le Sauveur lui-même. (Luc xxiv, 39.)

Il prouvait, en outre, qu'il était fils d'Abraham, à qui

la *Circoncision* avait été prescrite, en signe de la foi qu'il avait à la venue du Christ lui-même.

Puis, il n'ignoraient pas que les Juifs n'auraient point manqué de l'appeler incirconcis, et de le repousser de leur société.

Enfin, Notre-Seigneur n'avait pas encore prêché sa loi, ni institué le baptême, qui a remplacé la *Circoncision*, comme moyen de salut ; en conséquence, il prouva, en s'y soumettant, que la *Circoncision* était d'institution divine et qu'on avait eu raison de la pratiquer.

II. *Nom de Jésus.* Lorsque Gabriel avait annoncé à Marie qu'elle serait la Mère du Fils de Dieu fait homme, il avait dit : « Vous enfanterez un fils et vous l'appellerez Jésus. » (Luc i, 31.)

Ce nom convenait admirablement au Christ, puisque Jésus veut dire *Sauveur*. En nous délivrant du péché, et de son esclavage, Jésus nous a délivrés de tous les maux de l'âme, et s'il nous a laissés les souffrances du corps, c'est pour mieux assurer notre salut, notre éternel bonheur. Nous serions infini, si nous voulions parler du nom de Jésus : saint Bernard et Bossuet ont pris ce soin, avec tout leur génie et tout leur cœur.

Le divin Enfant fut donc « appelé, au jour de sa *Circoncision*, du nom de Jésus, nom par lequel l'ange l'avait nommé, avant qu'il eut été conçu dans le sein de sa mère. » (Luc ii, 21.)

III. *Présentation au Temple.* La loi prescrivait de présenter au Temple, d'abord, d'une manière générale, tous les enfants nouveaux-nés, soit filles, soit garçons ; puis, d'une manière spéciale, de présenter les premiers-nés tant des hommes que des animaux.

« Le premier sacrifice avait pour objet, d'expier le péché dans lequel l'enfant avait été conçu et était né ; et de consacrer cet enfant d'une certaine manière,